

2 juillet 1946

SPECTATEUR - 4

La chronique
de Roger Gailliois



Journaux d'écrivains

La publication par les écrivains de leurs « journaux », intimes ou non, constitue pour moi l'un des symptômes les moins équivoques de la décadence de la sensibilité artistique. Faute de savoir et de pouvoir s'intéresser à l'œuvre, on s'intéresse à l'homme. Et l'homme, faute de savoir créer, est heureux, du moins, de pouvoir se confier. Depuis les origines, à mesure que le temps se déroule, l'œuvre sort lentement de l'anonymat : de nos jours, elle disparaît presque, il n'est plus que des auteurs. Certes, jadis, on écrivait ses Mémoires, mais il fallait qu'on fût personnage public et mêlé à de grands événements. On désirait alors mettre au clair, pour la postérité, quelques points importants. Si un écrivain prenait des notes sur lui-même ou fixait, pour les faire servir à ses ouvrages, certaines idées qui lui venaient, il ne destinait rien, ni des unes ni des autres, à la publication. Après sa mort, seulement, des mains indiscretes tiraient de l'ombre, où les eût laissés une pitié mieux entendue, des carnets dont s'emparait l'histoire littéraire pour éclairer les obscurités d'un chef-d'œuvre ou les circonstances de sa conception.

C'est déjà, à mon sens, curiosité vaine et alarmante, mais compréhensible enfin. On n'en resta pas là. On s'avisa bientôt que ces menus confidences avaient en elles-mêmes de l'intérêt et que, mieux que l'œuvre, elles dévoilaient l'homme, dans la mesure, il est vrai, où l'art leur faisait défaut. Car il va de soi, pour la plupart, que l'art est l'ennemi de la sincérité. Étrange opinion et difficilement intelligible. Mais c'est celle d'une époque qui imagine de la même manière qu'il n'était pour être libre que de se laisser aller. Il est manifeste, hélas ! qu'on ne devient pas libre ni sincère sans discipline et sans apprentissage. La sincérité, la liberté, comme les autres vertus, et les autres biens, ne sont pas des dons des dieux, mais des conquêtes de l'homme.

Le laisser-aller, dont on attendait tant, aboutit donc à la publication de journaux, où, de fil en aiguille, on en vint à consigner les détails les plus ordinaires de la vie quotidienne et les pensées les moins formées, les moins exprimées aussi, celles qui n'ont rien encore de distinct et qu'il faut une complaisance infinie envers soi-même pour oser rendre publiques.

1930-1935

Je ne parcours jamais sans effarement ces éphémérides parmi lesquels il en est qui jouissent d'une réputation immense, telle que peu d'œuvres achevées en connaissent. Voici, par exemple, un *Journal* qu'on célèbre à l'envi comme un des monuments durables de notre temps. De fait, il est prometteur à l'extrême. Commencé en 1889, poussé jusqu'en 1939 et au delà, il porte donc sur un demi-siècle. Quelle pâture offerte à l'avidité du lecteur ! Un demi-siècle de vie littéraire et le développement, jour par jour, pendant cinquante ans d'un des esprits les plus agiles et les plus nuancés de l'époque. On s'attend à une sorte de Somme. Or il faut en rabattre, car il y a beaucoup de déchets dans ce *Journal* : titres de livres lus, indications de l'ami chez qui l'auteur alla dîner ou déjeuner (et quelquefois il n'est même pas fait grâce au menu du repas). Ces confessions triviales n'ont qu'un intérêt limité et n'en auraient pas du tout, s'il ne s'agissait d'un écrivain auquel on s'intéresse d'autre part. Mais celui-ci se sait destiné à l'histoire littéraire. Il se croit tenu de fournir tout détail utile ou su-

lui-même curieux et indiscret : il s'intéresse à l'homme, aux faits divers de l'homme. Mais, à la réflexion, quel homme est plus intéressant que lui-même ? Sur lequel, du moins, est-il mieux informé ?

Le voici qui s'empresse de fournir une abondante matière à l'amateur. A la vérité, il l'en écrase. N'y a-t-il pas là quelque illusion ? Va-t-on si longtemps s'intéresser à l'homme et non à l'œuvre ? Je l'ai dit : c'est le goût du document humain qui pousse à confier au papier la moindre action, la moindre idée. Mais cette poussière de confidences demeure sans portée et d'une extrême minceur, en tout cas.

Je lis :

« Retour par le métro, arrêté chez les Drouin ; je rentre extrêmement énérvé. »

Je n'ai pas de profit à le savoir. Je lis encore :

« Honnêteté : tout ce qu'il y a dans ce mot ! »

Bien. Dites-le. Mais non, on ne saura rien, ce n'est qu'une phrase jetée sur le papier, qui reste suspendue dans le vide et d'abord qui est malhonnête, car elle fait croire les naïfs à sa profondeur, alors qu'elle ne veut rien dire, et je ne puis, aussi bien, écrire : « Tout ce qu'il y a dans ce mot », à la suite de n'importe lequel, si je tais justement ce contenu magnifique. Je continue de lire :

« Réfléchi surabondamment à ce que peut être (et surtout à ce que peut ne pas être) la critique d'art. »

Je suis bien aise de l'apprendre, et je suis sûr, du reste, que cet écrivain a réfléchi, et surabondamment, à beaucoup de choses. Mais ce sont ses réflexions qui m'intéressent et non qu'il me signale qu'il a réfléchi. Je me passe volontiers de cette vaine information.

Mais, au moins, l'auteur confie-t-il parfois ses réflexions ? Il le fait très souvent, mais il arrive que la déception n'en est pas moins grande. Je lis :

« Supprimer en soi l'idée de mérite, c'est un grand achoppement pour l'esprit. »

Hélas ! sous cette forme, la maxime ne m'apprend rien : je n'en vois pas les tenants et aboutissants, encore moins la raison et les conséquences. En général, une pensée isolée n'est rien, ne signifie rien. Il faut la motiver, l'analyser, la presser. Elle n'acquiert un sens que par les rapports qu'elle entretient avec d'autres qui la soutiennent, l'expliquent ou la justifient. Solitaire, elle est plus frappante peut-être, mais son prestige est tout fallacieux. Elle demeure infiniment ambiguë dans son fond, quand elle ne l'est pas déjà dans sa forme, comme celle que je viens de citer, où je ne puis décider si le grand achoppement pour l'esprit vient de l'idée de mérite ou de la suppression de celle-ci. Qui en tranchera ? L'écrivain lui-même, si on l'en priait, ne le pourrait, qui n'aura pas assez de mémoire pour se rappeler ce qu'il aura voulu dire et qui a une intelligence trop subtile et trop ouverte pour n'avoir pu penser quelque moment à l'un ou l'autre sens. Je me console d'ailleurs bientôt. Car je ne parviens pas à bien concevoir en quoi peut consister de supprimer en soi une idée et comment diable il faut s'y prendre pour obtenir semblable résultat.

critique 26
le Journal
[1893-1939]
par Roger Gailliois
[Spectateur
2 juillet 46]

(Voilà, si j'ose plus
être son écrivain
de Thèse -)
[dans le domaine Thèse]

Naturellement, il n'y a pas qu'étourderies pareilles dans ce *Journal*, et on ne le lira pas sans s'enrichir. Mais elles y sont aussi, qui tiennent le plus de place et à quoi il me semble difficile d'accorder quelque valeur. La loi du genre est en cause : mais ce genre est-il vraiment un genre littéraire ? On en doutera de plus en plus, et l'on s'assurera peut-être que, presque toujours, un auteur trouve plus de profit à s'effacer derrière son œuvre qu'à se mettre de la sorte au premier plan. Cette mode nouvelle vient des romantiques, et l'on peut s'étonner que notre auteur, où il est ordinaire de reconnaître un esprit classique, y ait succombé avec tant d'empressement et de continuité.

On voit à quoi l'a conduit le démon de la sincérité qui est, en littérature, un conseiller déplorable. Au moins, Goethe, qu'il admire tant et qui, tour à tour, dit-il, le fascine et l'apaise, quand il veut parler de lui-même et faire connaître sa vie et sa personne, écrit-il une œuvre suivie et composée, *Dichtung un Wahrheit*, et non ces miettes innombrables qui, n'étant pas aliment, ne rassasient aucune faim. Il laisse Ecker-mann les ramasser.